



jeudi 23 mai 2024 18h30
dimanche 26 mai 2024 19h
lundi 27 mai 2024 14h
mardi 28 mai 2024 20h

Inchallah un fils

de Amjad Al Rasheed (Jordanie - 06/03/2024)
avec Mouna Hawa, Seleena Rababah, Haitham Omari,...
V.O.S.T. - 1h53

Prix Fondation GAN à la diffusion
Semaine Internationale de la Critique Festival de Cannes 2023

Court-métrage :

Our uniform de Yegane Moghaddam (animation- 7')

Une jeune Iranienne déploie ses souvenirs d'école sur les plis et tissus de son ancien uniforme. Elle admet qu'elle n'est rien d'autre qu'une "femelle" et explore les racines de cette idée dans ses années d'écolière.

Amjad Al-Rasheed, réalisateur d' *Inchallah, un fils*: "Pour les femmes, la liberté n'est parfois qu'une illusion"

Pour son premier long-métrage, le Jordanien Amjad Al-Rasheed interroge la condition féminine dans son pays. Il met en scène une jeune veuve obligée de batailler pour conserver sa maison et la garde de sa fille. "Inchallah, un fils" sort le 6 mars en France. Rencontre avec son réalisateur.

Je suis issu d'une famille de la classe moyenne. Mon père vient de la ville de Salt, à 35 kilomètres d'Amman, la capitale. Ma mère a des origines palestiniennes. Mes parents, musulmans, m'ont scolarisé dans un établissement privé catholique d'Amman, le collège de la Salle : ils voulaient que nous soyons confrontés à l'altérité.

Ma famille compte beaucoup de femmes. J'ai huit ou neuf tantes du côté maternel ! Je me souviens qu'enfant, plutôt que de jouer, je préférais rester assis à écouter ma grand-mère, ma mère et ses sœurs. Leurs histoires m'ont marqué. Ce sont des battantes, et je les aime pour cela. Car au Moyen-Orient, de telles femmes sont souvent dites têtues ou bornées.

Très tôt, j'ai été frappé par la force que les femmes doivent avoir pour être elles-mêmes. Cela va au-delà du féminisme, il s'agit de regarder comment nous nous traitons mutuellement au sein d'une société, si nous nous jugeons tous égaux.

Je n'ai pas voulu broser le portrait d'une victime. Nawal est une victime mais, comme les femmes de mon entourage, elle ne se comporte pas ainsi.

Alors que je préparais mon film, pour gagner ma vie, j'ai tourné des vidéos pour des ONG dans tout le royaume, et ce travail m'a fait rencontrer beaucoup de Jordaniennes. Quand elles ont des difficultés, c'est souvent dû à un homme dans leur vie, et la loi ne les soutient pas. J'ai voulu montrer l'oppression que la société exerce sur elles, mais aussi le fait qu'elles se battent.

Je voulais montrer que l'oppression reste la même, quel que soit le milieu social ou la religion. Le personnage de Lauren me permet en plus de suggérer que la liberté peut n'être qu'une illusion. Ses parents l'ont envoyée étudier à l'étranger, elle peut s'habiller comme elle veut, sortir dans des bars avec ses amis. Elle se croit forte et libre, mais elle ne voit pas qu'elle vit dans une cage dorée. Et le jour où elle désobéit aux règles de la société, elle en paie les conséquences. Nawal est plus en mesure de se défendre, car elle est davantage au contact de la réalité.

Mon film parle de lois spécifiques à la Jordanie, mais en voyageant à l'étranger pour en faire la promotion, je me suis rendu compte qu'il entrait en résonance avec d'autres lois, dans d'autres pays. En Occident, il

existe quantité de lois qui ne sont pas du côté des femmes. L'égalité salariale, par exemple, est loin d'être une réalité. La démocratie, la liberté ne sont pas généralisées pour tous.

Certes, *Inchallah*, un film est un thriller social, et son suspense ne repose pas sur l'utilisation d'effets spéciaux : ce sont les rebondissements qui tiennent le public en haleine. Mais j'ai mis à profit certaines des techniques de Polanski car je voulais que, comme dans *Rosemary's Baby*, le spectateur se sente dans la peau de l'héroïne. Je voulais qu'il voie ce que voit Nawal, ressente ce qu'elle ressent. Qu'il éprouve de l'empathie et se dise que ce qui arrive à Nawal pourrait aussi lui arriver.

Beaucoup de vidéos humoristiques, sur les réseaux sociaux, montrent des Jordaniens qui rentrent chez eux. Une mère, par exemple, va demander à ses enfants de tirer les rideaux pour se protéger des regards, et deux hommes, dans la rue, vont exprimer leur déception : zut, ils ne voient plus rien. Je vois le même genre de vidéos venant d'autres pays comme l'Égypte, donc oui, cela reflète une réalité.

Mais pour moi, les rideaux de Nawal symbolisent aussi le hijab, qui recouvre autant la tête que les sentiments, tandis que les barreaux aux fenêtres de la maison de Lauren représentent la prison dans laquelle elle vit, même sans devoir porter le voile.

Tout mon scénario est structuré autour de trois lieux, qui sont autant de geôles : l'appartement de Nawal, où elle vit ; la maison de Lauren, où elle travaille [elle est l'infirmière de la grand-mère de Lauren] ; la ville entre les deux, les transports et l'espace public, soumis aux regards des autres. L'enjeu n'est pas le droit à l'intimité ou à une vie privée. Il s'agit de démêler ce qui est acceptable ou non pour la société. Le seul espace où Nawal a un peu de liberté, c'est le pick-up de son mari, qu'elle veut apprendre à conduire pour mener la vie qu'elle veut.

Hormis l'apport de la société française Georges Films, tous les financements viennent du monde arabe. La Royal Film Commission [créée en 2003 pour soutenir l'industrie cinématographique jordanienne] m'a beaucoup soutenu, et l'essentiel de la production est jordanienne. J'ai aussi obtenu des fonds d'Arabie saoudite via le Red Sea Film Fund, du Qatar via le Doha Film Institute, mais aussi d'Égypte. Aucun de mes producteurs ne m'a demandé de changer une virgule à mon scénario.

Mon film aborde un sujet sensible, mais il ne lance pas d'attaques superficielles, il pose des questions profondes. Et poser des questions, ce n'est pas la même chose que fournir une réponse. Cela fait réfléchir les gens, plutôt que de les inciter à juger.

Une sortie en Jordanie est prévue, mais mes distributeurs préfèrent que le film tourne un peu dans des festivals du monde arabe et musulman avant cela. Il a déjà été montré en Arabie saoudite et en Turquie, et l'accueil y a été positif.

Pendant longtemps, il n'y a eu personne pour raconter des histoires jordanienes. Ou alors sous forme de téléfilms faibles sur le fond comme sur la forme, et qui faisaient l'objet de sarcasmes. En 2003, la création de la Royal Film Commission a permis l'apparition d'un réseau de production et la formation de très bonnes équipes techniques, qui travaillent sur des projets hollywoodiens [comme *Démineurs*, *Zero Dark Thirty* ou plus récemment *les deux volets de Dune*] et ont accumulé beaucoup de savoir-faire. Et un mouvement de réalisateurs a émergé, encore jeune et timide.

Nous sommes peu nombreux, donc nous nous connaissons tous. Il y a Naji Abu Nowar qui a tourné *Theeb*, la naissance d'un chef [un film sorti en 2014 dont l'action se déroule en 1916, sous l'occupation britannique], Bassel Ghandour qui a réalisé *The Alleys* [un thriller se déroulant à Amman, visible sur Netflix], Zaid Abu Hamdan, le cinéaste de *Daughters of Abdul-Rahman* [inédit en France, il met en scène la réunion de quatre sœurs en quête de leur père disparu], Tima Shomali qui a réalisé la série *AlRawabi School for Girls* [sur le harcèlement scolaire dans un collège de filles, visible sur Netflix]...

Mais notre travail n'est pas vu en Jordanie. Nous tendons un miroir peu flatteur au public jordanien, et il n'y est pas habitué. Il préférerait du divertissement, il voudrait qu'on lui présente le royaume sous son meilleur jour, or ce n'est pas la raison d'être du cinéma.

Par ailleurs, je ne suis pas très optimiste quant à la place de l'art et de la culture en Jordanie et au Moyen-Orient aujourd'hui. Nous avons basculé dans une situation où la priorité des parents est d'envoyer leurs enfants à l'école et de les nourrir. Les gens vivent au jour le jour, nous sommes en mode survie, et c'est un autre aspect que je laisse entrevoir dans mon film. <https://www.courrierinternational.com/article/cinema-amjad-al-rasheed-realisateur-d-inchallah-un-fils-pour-les-femmes-la-liberte-n-est-parfois-qu-une-illusion>